

# Le passage de Bonaparte à Lausanne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 46

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182931>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sanne deviendrait désert ; ce qui se passe le jour du Jeune fédéral suffit à le prouver. Ce jour-là, le Lausannois fait trois, cinq, sept lieues à la recherche d'un café.

Tous ces établissements diffèrent de taille, de *consommation*, d'habitues. Le Grand-Pont n'a pas seulement ses habitués à lui, mais beaucoup d'entre eux ont encore leur table à eux ; s'ils voient leur place prise, ils font la moue, laissent tomber leurs bras et s'en vont pour revenir une demi-heure plus tard. Il a ses joueurs réguliers de binocle double, triple et quadruple, à la deuxième table du fond ; la partie se traîne péniblement quand elle se fait ailleurs. Il a ses joueurs de dominos, ses commis-voyageurs faisant leurs correspondances, ses conférences régulières sur les mathématiques appliquées aux étoiles filantes, ses conférences régulières sur les beaux-arts ; enfin mille autres belles choses toutes originales, mille figures impayables, parmi lesquelles il faut citer le politique qui met trois heures à lire les annonces de la *Gazette*, puis celui qui arrache l'*Estafette* des mains de la porteuse et se chamaille une heure avec le garçon, l'un s'obstinant à lire le journal sans délai et l'autre s'obstinant à mettre le journal à la bague ; celui qui boit coup sur coup six chopines de vin nouveau avec un malin sourire, pour le seul plaisir de bien faire voir que c'est lui qui a baptisé le vin nouveau *phylloxera* ! Celui qui..... mais il faudrait les citer tous. Nous y reviendrons.

D.

(A suivre.)

#### Le passage de Bonaparte à Lausanne.

Sous ce titre, nous extrayons les lignes suivantes des Mémoires manuscrits d'un Lausannois qui a joué un certain rôle dans nos affaires publiques, au commencement de ce siècle :

« En novembre 1797, Bonaparte, déjà illustre par ses victoires en Italie, traversa la Suisse de Genève à Basle pour se rendre à Rastadt. Le passage de ce général fut un grand événement pour Lausanne. Depuis plusieurs jours, le seigneur Baillif, M. de Buren, était en alerte ; plusieurs fois il accourut à l'Hôtel du *Lion d'Or*, où des relais étaient préparés, ainsi qu'une collation et une garde d'honneur composée des plus beaux grenadiers du bailliage. On se plaisait à faire arriver de faux courriers à grand fracas, et le baillif de venir à son poste. Enfin Bonaparte arriva à la tombée de la nuit. Il s'arrêta pour changer de chevaux, sans descendre de voiture. Le Baillif vint le complimenter à la portière. Bonaparte, en jetant un coup d'œil sur la troupe rangée devant l'hôtel, lui demanda si c'était des milices ou des troupes de ligne. *Ce sont des grenadiers*, répondit M. de Buren. Sur quoi, Bonaparte se rejeta dans la voiture et se mit à lire un papier. C'était une pièce de vers que des jeunes filles qui l'attendaient sur Montbenon lui avaient jetée avec des fleurs. Toute la ville était sur pied et se précipitait dans l'étroite rue de Bourg, pour voir le vainqueur d'Italie. Je ne fus pas des derniers,

mais du côté de l'Hôtel où j'étais placé, je ne pouvais le voir qu'imparfaitement, au risque de me rompre le cou ; je sautai entre les chevaux et la voiture et me trouvai vers la portière de droite. Deux flambeaux l'éclairaient ; là, je pus contempler de près, pendant quelques minutes, pour la première et la dernière fois, cet homme qui, à cette époque, remplissait déjà le monde de sa renommée. Il était alors maigre ; sa pâle figure était méditative, pleine de cette expression qui annonce les grandes choses ; elle est restée gravée dans ma mémoire ; ma jeune imagination voyait sur ce front, éclairé par les flambeaux, les lauriers dont il fut plus tard couronné. »

Le bailli de Morges était très lié avec son collègue d'Aigle et lui faisait de fréquentes visites. Un jour d'automne, entre autres, il se rendit auprès de son ami pour lui proposer une partie de chasse. Les premières victimes de nos chasseurs furent destinées à Madame la baillive de Morges, et le domestique Hans, qui accompagnait son maître, fut chargé de lui porter deux magnifiques lièvres.

Arrivé à Cully, Hans, qui se sent pris d'une soif ardente, entre à l'auberge et rencontre un ancien camarade dont il avait fait la connaissance à Berne dans sa jeunesse.

— Que portes-tu là ? lui dit ce dernier.

— Mon cher, che borde deux peaux lièvres à mon bourgeoise.

— Diable, il sont bien beaux, en effet.

— Foui, parblé ! et il me semble que le bourgeois il aurait pïen assez d'un..... Qu'en dis-tu, Frédéric ?

Tout en conversant ainsi, les deux camarades, trinquant à qui mieux mieux, s'égayèrent, chantèrent bientôt et finirent par un excellent civet.

Arrivé à Morges, dans la matinée du lendemain, Hans, qui n'était plus sous l'influence du vin de Lavaux, commençait à réfléchir et n'osait pas se décider à franchir le seuil du château. Enfin il prend son grand courage et remet le lièvre à la cuisinière avec une lettre du bailli pour Madame ; puis il se retire dans sa chambre. Un quart d'heure après, sa maîtresse le fait appeler.

— Hans ! voilà un des lièvres, mais l'autre.

— Eh pïen, Madame..... il y a celui-là puis..... l'autre.

— Oui, mais l'autre ? encore une fois.

— Eh pïen, Madame, il y a l'autre et puis celui-là.

La baillive ne put pas obtenir d'autre réponse du pauvre garçon qui ne savait comment se justifier. Il fut renvoyé immédiatement vers son maître avec une lettre de Madame.

— Hans ! s'écria le bailli de sa grosse voix, qu'as-tu fait de ce lièvre ? Tu l'as mangé, n'est-ce pas ?...

— Ah ! répondit Hans, en baissant la tête, Monsieur le bailli il est un fin pougre, jamais Madame il n'a pu le téviner.